

Un Monsieur International à l'école d'ingénieurs

Stéphane Roy vient d'être recruté par IMT Atlantique. Il va développer la mobilité des étudiants, des enseignants-chercheurs, et les partenariats avec les entreprises étrangères.

Entretien

Paul Friedel, directeur de IMT Atlantique, et Stéphane Roy, directeur de l'International.



Stéphane Roy et Paul Friedel.

©GEOFF HUNTER - QUÉBEC/FRANCE

Pourquoi IMT Atlantique recrute-t-elle un directeur de l'International ?
Paul Friedel. Dès la création de l'école, en 2017 (*), nous avons cette ambition d'être reconnus à l'international. Cette ouverture, c'est une de nos marques de fabrique, notre force !

Stéphane Roy, votre parcours est original. Vous avez commencé comme chercheur...

Stéphane Roy. J'ai un doctorat en sciences de la vie et une habilitation à diriger des recherches. Mais cela ne me passionnait pas, d'où ma réorientation dans l'administration de la recherche, et donc, dans les relations internationales. Durant vingt ans, j'ai développé des projets et la coopération scientifique à l'international. J'ai été attaché scientifique au consulat de France à San Francisco (États-Unis) et au Japon. J'ai travaillé à Ber-

lin (Allemagne) et Bangkok (Thaïlande). J'ai été directeur adjoint des relations internationales à l'Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale).

Que représente l'International pour vos étudiants ?

SR. Tous nos étudiants partent un semestre à l'étranger. Nous avons 180 universités étrangères partenaires, dont des doubles diplômes. Et, sur nos trois campus, nous accueillons 40 % d'étudiants étrangers. C'est soixante-dix nationalités !

PF. Quand ils seront ingénieurs, nos étudiants travailleront à l'étranger, ou avec l'étranger, ou avec des étrangers...

Et pour les enseignants ?

SR. Nous encourageons nos enseignants-chercheurs à travailler et publier avec des collègues étrangers, mais aussi à partir pour quelques mois à un an, afin de se ressourcer et s'ouvrir. Nous en accueillons également.

PF. Ces échanges peuvent être personnels ou s'inscrire dans la stratégie de l'école, pour renforcer notre recherche, développer des réseaux. Vincent Gripon, un de nos enseignants-chercheurs, est parti un an dans un laboratoire québécois pour travailler sur l'intelligence artificielle.

Vous développez aussi les partenariats avec les entreprises, françaises et étrangères ?

SR. La recherche doit se faire en lien étroit avec les entreprises. Par exemple, nous avons un important part-

enariat avec Naval Group, dans le cadre du programme de sous-marins *Barracuda* avec l'Australie. L'industrie a besoin d'être accompagnée par des établissements de l'enseignement supérieur. La Western alliance for scientific actions with Australia (Wasaa) a été créée entre l'université d'Australie du Sud, IMT Atlantique, l'Ensta Bretagne, l'Enib, l'UBS, l'UBO et l'École navale. C'est pour favoriser les liens. En janvier, une vingtaine d'étudiants australiens sont venus à l'IMT Atlantique. En janvier prochain, ils seront une quarantaine. Un succès !

PF. Nous venons de signer un accord avec la province d'Aichi (Japon), qui est intéressée par notre savoir-faire en matière d'incubation. Notre taux de survie des start-up est de 85 % sur cinq ans !

Les classements internationaux, est-ce important ?

PF. Ils sont un outil nécessaire. L'école est désormais présente dans certains grands classements. Elle se classe dans les 400 premières universités du monde du *Times Higher Education*.

SR. Aujourd'hui, il y a 5,1 millions d'étudiants en mobilité internationale. Ils seront dix millions en 2030, dont 50 % qui viendront de l'Asie. Il faut être présent !

Recueilli par
Laurence GUILMO.

(*) IMT Atlantique est née de la fusion des écoles Télécom Bretagne et Mines Nantes.



Située au technopôle Brest-Iroise (Finistère), mais aussi à Nantes (Loire-Atlantique) et à Rennes (Ille-et-Vilaine), l'école d'ingénieurs IMT Atlantique accueille 40 % d'étudiants étrangers.

Photo: DR